Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 46

Artikel: Le dimanche matin
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176762

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

point qu'on obtiendrait autant de fruits qu'il y a eu de fleurs opérées.

L'opération, peu dispendieuse, se répète autant de fois qu'on le juge nécessaire.

Pour les arbres de plein vent, tels que cerisiers, pruniers, pommiers, etc., le procédé se simplifie. On fait usage d'une sorte de plumeau, formé de brins de laine, de même nature que celle qu'on emploie pour la fécondation des céréales, et d'environ sept pouces de longueur.

On passe sur quelques-uns des brins une très petite quantité de miel, destinée à retenir le pollen; puis on promène le plumeau, comme pour les épousseter, sur toutes les fleurs de l'arbre.

Le même procédé s'applique à la vigne et à d'autres plantes.

D'après les essais tentés cette année, une commission officielle du gouvernement français a constaté les résultats suivants :

Le froment fécondé a donné un produit de 100 quarterons par arpent (125 quarterons par pose) et le froment non fécondé a produit 83 quarterons par arpent (90 quarterons par pose). Le premier froment pesait 23 livres par quarteron et le second 20 ½ livres, seulement.

Le seigle fécondé a produit 73 quarterons par arpent (103 quarterons par pose) et celui non fécondé a donné 54 quarterons par arpent (67 ½ quarterons par pose). Le poids du premier seigle était de 22 livres et celui du second de 21 livres par quarteron.

L'orge fécondée a donné 96 quarterons et celle non fécondée 67 quarterons par arpent. L'avoine a produit, par arpent, 100 quarterons pour celle fécondée et 72 quarterons pour celle qui ne l'était pas.

On voit, d'après ces chiffres, que par la fécondation artificielle le produit des céréales est, en moyenne, augmenté d'un bon tiers. C'est assez dire qu'il vaut la peine de s'occuper de cette question et de répéter les essais, d'autant plus que la dépense à laquelle ils entraînent est insignifiante. Nous rappelons, en terminant, une observation à laquelle M. Hooibrenck attache une grande importance, c'est de procéder à l'opération aussitôt que la floraison est complète; et comme il arrive ordinairement que la face de l'épi tournée au levant est plus avancée que l'autre, il faut opérer la première fois de l'est à l'ouest, puis, deux ou trois jours après, de l'ouest à l'est; enfin, deux jours plus tard, on promène la frange à volonté et le champ est complétement fécondé.

La littérature actuelle.

S'il y a des temps heureux où l'esprit apaisé gravit les hauteurs sereines de l'art et crée des œuvres d'une immortelle beauté, une telle fortune n'a pas été accordée à notre époque. Nous écrivons pour le jour et pour les passions du moment. Nés au milieu de beaucoup de luttes, nous restons enfermés dans un cercle d'inquiétudes et de passions qui borne notre vue et enferme de toutes parts nos pensées. Redire ces inquiétudes, servir d'écho à ces passions qui demain seront oubliées, rendre quelques-unes des faces multiples de notre société si complexe, rêver au delà quelques espérances flottantes, incertaines; telle est à peu près la tâche unique de la littérature actuelle. Voilà pourquoi le roman, qui se plie si bien à toutes les complications de la pensée moderne, est devenu insensiblement notre œuvre d'imagination la plus intéressante, la plus complète, la plus sérieuse peut-être. — C'est un malheur, mais qu'y faire? C'est en vain qu'on s'en étonne et qu'on s'en irrite. Le mieux est d'en prendre son parti, de relire les beaux livres d'autrefois et d'attendre avec patience des jours meilleurs.

Nous appartenons à un âge de transition et nous en portons nécessairement la faute originelle, c'est-à-dire que tout en ayant de fortes et hautes aspirations, nous sommes frappés d'impuissance. Notre destin est, sans doute, de préparer beaucoup de choses et de n'en pas accomplir. Néanmoins, les jours de lassitude sont passés, la vieille poésie du doute est morte. Si quelques esprits attardés s'y complaisent encore, les jeunes et les forts entrent dans une voie nouvelle non méconnaissable. Il y a dans l'air comme un besoin de croire, d'affirmer et de vivre. La génération actuelle croit aux choses de l'esprit, au vrai, au bien; elle a la vaillance et la volonté.

N'est-ce pas un signe remarquable que cette préoccupation des idées morales à laquelle il est si difficile d'échapper aujourd'hui?

(*Revue chrétienne.*)

Le dimanche matin.

Le dimanche matin peut donner lieu aux études de mœurs les plus variées. Il faut, pour s'en convaincre, l'examiner chez trois classes de personnes : la première qui comprend ce que nous appelons dans le canton de Vaud, *les bons enfants* ou *bons vivants;* la seconde les *hommes sérieux, raisonnables;* enfin, la troisième, ceux qu'on a l'habitude de classer parmi les *gens religieux*, ou qui s'y classent eux-mêmes. Il y a sans doute plusieurs autres catégories, mais nous nous bornerons à esquisser d'un trait ce qui se passe, le dimanche matin, chez les trois que nous venons de citer.

Pour le *bon vivant*, le dimanche commence déjà le samedi soir, car il sait que le lendemain il est permis de se lever tard. A six heures du matin il dort profondément, à sept heures il se retourne, à neuf et demi il se lève d'un bond puis retombe; enfin, à dix heures, il se laisse glisser nonchalamment le long du lit, passe sa main dans ses cheveux, regarde dans la glace sa tête ébouriffée, recule, tombe sur une chaise, s'habille à

moitié et lit quelques pages d'un roman qu'il abandonne bientôt pour fumer une pipe. Charmé d'être trop tard pour le service divin, il pense qu'il suffit d'y aller une fois tous les six mois, et consulte son porte-monnaie afin de s'assurer s'il offre des ressources suffisantes pour les plaisirs de l'après-midi ; puis il se dandine dans sa chambre d'un air ennuyé, déplore un moment les excès de la veille, pallie ses fautes par mille considérations, s'accuse et se pardonne à la fois. Soudain, il prépare sa toilette, avec un air de contentement qui, chez lui, ferait croire que cette enveloppe extérieure relève le moral. Il se pare de ses plus beaux habits, dispose en festons sa chaîne de montre, tourne sa moustache, allume un cigare, prend sa canne, sort dans la rue et rencontre un ami auquel il s'adresse par cette phrase malheureusement trop usitée chez les Vaudois : « *paies-tu rien ?...* »

On sait comment finit un dimanche ainsi commencé.

L'homme sérieux est matinal, le dimanche comme les autres jours; debout à 6 heures, il se barbouille le visage d'eau fraîche, se rase lui-même et ne permet pas qu'un barbier lui passe la main sur le visage. Quelques minutes suffisent à sa toilette simple et propre. Il parcourt ensuite ses appartements, constate les petits dégats qui s'y sont fait pendant la semaine, administre quelque correction à ses enfants, adresse des reproches à sa domestique qui prodigue le bois, s'assure si ses vases de cave ne coulent pas, trouve que son vin est trop bon pour être bu chaque jour à table, et, réfléchissant aux dépenses du ménage, aux réparations à faire, il accable sa famille de ses plaintes et gronde à tout propos. Interrompu par le son des cloches, il prend son gros psautier à crochets d'argent et sort tout en pensant à ses affaires, à quelque procès intenté au voisin. Méditant ainsi sur ses intérêts et marchant tête baissée, il s'achoppe contre l'escalier de l'église et se souvient qu'il se rend au prêche.

Dans l'après-midi, il prendra son air comme il faut, ira se promener avec sa famille qu'il a agonisée le matin par ses plaintes et aura soin, à la vue de la campagne, d'exprimer ses doutes sur les récoltes, sur la cherté probable des denrées pendant l'hiver, la nécessité de s'imposer certaines privations et limiter autant que possible les dons aux pauvres. Il n'y a cependant que quelques instants qu'il écoutait avec gravité un sermon ayant pour texte ce passage de l'Evangile : « Ne vous mettez pas en peine pour le lendemain. »

Ainsi va le monde.

L'homme religieux se lève à 8 heures, passe sa robe de chambre, met ses pantouffles brodées et se laisse choir dans le mœlleux d'un fauteuil, une bible à la main. Si par hasard il tombe sur ce passage : N'amassez pas des trésors sur la terre, car là où est votre trésor là aussi sera votre cœur ; » il fait une petite moue et pense qu'il ne faut pourtant pas prendre ce passage à la lettre. Il ferme bientôt le livre, car quelque chose l'inquiète ; il a rêvé qu'un voleur s'était introduit dans son domicile!... Saisissant son trousseau de clefs, il veut avoir la conviction que les rêves ne sont que chimères et compte ses piles d'écus qu'il fait glisser entre ses doigts avec une grâce, une facilité remarquables ; aucun ne lui a jamais échappé.

Tout en fouillant dans son secrétaire, ses regards s'arrêtent sur ses baux à loyer ou à ferme, et, malgré son cœur excellent, il est forcé de reconnaître que ces actes sont trop avantageux pour les preneurs; que vu les frais occasionnés par ses fils qui se vouent à la théologie, à la médecine ou à quelque autre art libéral, il est très-naturel d'augmenter le prix de ses loyers et de faire le moins de réparations possibles.

Satisfait de la justesse de ce calcul auquel il est conduit par des circonstances exceptionnelles et non par amour pour les biens de ce monde, il se rend à l'église. Après le sermon, il fera le tour de sa propriété, non pour y travailler, car le dimanche on ne travaille pas, mais pour y prendre l'air et y faire de pieuses réflexions.

Cependant, il est de ces nécessités dont l'urgence est incontestable ; remarquant que les moineaux mangent ses groseilles, il improvise un épouvantail au moyen d'un bâton et d'un vieux chapeau dont il ne se dessaisit qu'avec peine, et ferme les ouvertures de la haie par où le maraudeur pourrait attraper quelque fruit; tout cela n'est pas travailler. Enfin, lorsqu'il s'est assuré qu'aucun être, excepté les mouches, ne peut pénétrer chez lui sans sa permission, il termine en famille, dans une douce satisfaction d'esprit et de cœur, le jour consacré au service de Dieu et à l'oubli des biens de la terre.

Empressons-nous de constater, en terminant, que dans les trois classes de personnes dont nous venons de parler, il est d'heureuses mais trop rares exceptions.

L. M.

Anecdotes suisses.

I.

Trois hommes forts du canton des Grisons[1].

Au sein des Alpes rhétiennnes, il y eut de tout temps des hommes doués d'une force prodigieuse, qui ne craignaient nullement de lutter avec des ours et des loups, et dont les massues armées de pointes ressemblaient plutôt à des avalanches foudroyantes qu'à *l'étoile du matin*, dont elles empruntaient le nom par plaisanterie guerrière. Dans les longues soirées d'hiver, quand le grand-père ou l'aïeul occupe le banc du fourneau, et que toute la famille est rassemblée dans la petite chambre, il lui arrive souvent de mettre de côté

1. Voyez Berna, *Album schweizerischer Dichter. Zweiter Jahrgang, heraus gegeben von den Chuzen in Bern.* Bern, Hallersche Buchdruckerei und Verlagshandlung 1864.